



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales - C. P. 2346, 1950 SION 2 Nord - CCP 19-43-5, Crédit Suisse, Sion, C. 715.452.00

LA RÉNOVATION

Chapitre VI

URGENCE D'UNE RÉNOVATION

(suite 6)

La religion, l'autorité, la patrie, la famille, les mœurs ont déjà subi les plus graves atteintes. Que reste-t-il ? A peine la propriété, elle-même entamée de tant de côtés et de tant de manières. Compter sur la force pour défendre cette dernière ruine, c'est croire que le pouvoir restera du côté capital. Mais le pouvoir est livré aux majorités; les majorités, c'est la foule, la foule besogneuse, la foule envieuse, non plus disséminée comme autrefois dans la campagne, fixée sur un sol toujours prêt à fournir sa nourriture, mais massée, enrégimentée dans les villes, jetée sur la nef vacillante de l'industrie et du capital-papier qui s'effondrera et la livrera à la faim. Et la faim, venant, au lieu des jouissances promises, la jettera dans une fureur qu'aucun excès ne pourra éteindre.

Ceci du côté de l'homme. Dieu, de son côté, aura à venger l'injure qui lui est faite par la corruption radicale de son œuvre par excellence, le christianisme. Jamais chute n'aura été si profonde, parce que jamais race humaine ne sera tombée de si haut. Les hommes du déluge n'avaient que les lumières des révélations primitives. Ceux de l'Empire romain ne les avaient reçues que profondément altérées. Nous avons eu, nous, les lumières de la Révélation chrétienne; nous avons eu les secours du divin Rédempteur. La hauteur à laquelle l'Église nous avait élevés marque l'écrasement que va nous faire subir la chute qui déjà nous précipite dans la mort.

P. 2 – LES ORIGINES DE L'ISLAM (II)

Voilà où devait nous conduire nécessairement, où nous conduit effectivement et évidemment l'idéal de la Renaissance poursuivi par la Réforme, puis par la Révolution et aujourd'hui par la transformation du christianisme en une religion humanitaire.

Pouvons-nous encore échapper à cette mort ?

Vers la fin du XIV^e siècle, c'est-à-dire au moment où la Renaissance faisait entrer le peuple chrétien dans les voies funestes que nous ne cessons de parcourir, sainte Catherine de Sienne prévoyait que la miséricorde de Dieu nous en ferait sortir. Elle disait : «...Ces tribulations et ces angoisses passées, Dieu purifiera la sainte Église et ressuscitera l'esprit de ses élus par un moyen qui échappe à toute prévision humaine. Il y aura après cela, dans l'Église de Dieu, une réforme si complète et un renouvellement si heureux des saints pasteurs, qu'en y pensant mon esprit tressaille dans le Seigneur. Ainsi que je vous l'ai dit souvent en d'autres occasions, l'Épouse du Christ est maintenant comme défigurée et couverte de haillons; alors elle deviendra éclatante de beauté, elle sera ornée de précieux bijoux et couronnée du diadème de toutes les vertus. La multitude des peuples fidèles se réjouira de se voir dotée de si saints pasteurs. De leur côté, les nations étrangères à l'Église, attirées par la bonne odeur de Jésus-Christ, reviendront au bercail de la catholicité et se convertiront au véritable Pasteur et Évêque de leurs âmes. Remerciez donc le Seigneur pour ce profond calme qu'il daignera rendre à l'Église après cette tempête¹.»

(¹. Bollandistes. *Acta sanctorum*. 29 avril). (à suivre)

1). T. VIII, p. 499, 3^e édition).

LES ORIGINES DE L'ISLAM II

Chapitre I

Nous poursuivons la lecture de l'ouvrage de l'abbé Joseph Bertuel, *L'islam, ses véritables origines*, (Nouvelles Éditions Latines, 1, rue Palatine, Paris). Dans l'article précédent nous avons vu brièvement l'origine du "Coran", enveloppé «*de tout un appareil de fausse érudition et d'incroyables légendes.*»

Pour ce troisième article nous tâcherons, tout aussi succinctement, de voir dans quel milieu géographique et économique l'Islam s'est développé.

A – LE MILIEU GÉOGRAPHIQUE ET ÉCONOMIQUE

A l'époque où commence la prédication contenue dans le Livre de l'islam en Arabie, La Mecque, qui deux siècles auparavant n'était encore qu'une agglomération mouvante autour du puits de Zemzem, constituait un centre commercial de grande importance.

Au VIII^e siècle avant J.-C., du temps d'Isaïe, et même d'Ezéchiel, les marchandises de la Perse et des Indes parvenaient en Syrie par la voie directe qui, remontant de la vallée de l'Euphrate, passait au nord du désert syrien. Les Arabes dont parle Isaïe, nomades qui payaient leurs impôts en troupeaux, fils du désert et fils de l'Orient, qui circulaient entre l'Euphrate et la Mer Morte, comptaient déjà parmi les commerçants les plus entreprenants : «*Dedan trafiquait avec toi des couvertures de cheval. L'Arabie et tous les princes de Cédar eux-mêmes trafiquaient avec toi : ils faisaient commerce d'agneaux, de bœufs et de boucs. Les marchands de Séba et de Rahma trafiquaient avec toi : ils te pourvoyaient d'aromates de première qualité, de pierres précieuses et d'or... Les bateaux de Tarsis naviguaient pour ton approvisionnement.*»

Au VI^e siècle de notre ère, la situation a complètement changé. Les rivalités entre Romains et Sassanides rendent les routes incertaines. Mais les commerçants de tous temps et de toutes races sont tenaces et ingénieux. Ils savent «crever» les barrières politiques et même militaires pour pousser leurs marchandises de l'avant. Il existe une géographie du commerce.

Comme il est difficile aux Ve et VI^e siècles de circuler du nord-ouest, on passera du sud au nord. On contourne le danger, et c'est désormais sur les rives de la Mer Rouge que s'entasseront les dépôts. La Mecque est devenue une nécessité, une nécessité commerciale. C'est une république de marchands, créée sans plan défini, par instinct naturel. La Mecque, centre commercial, est née d'une bousculade politique et de la

volonté de survie chez les trafiquants orientaux, qui veulent échapper aux pillards et aux pirates.

Par contre, au VII^e siècle, Bagdad, politiquement dominée par la Perse, intellectuellement sous l'influence prépondérante des nestoriens syriaques, en réalisant au profit du califat musulman l'unité du Proche-Orient, rendra paix et liberté à l'ancienne route classique qui, des Indes, aboutissait en Syrie par le golfe persique et la vallée de l'Euphrate. Ce faisant, elle précipitera la ruine commerciale de la Mecque et de la région, ruine déjà amorcée par les approbations données aux coupeurs de palmiers à Médine : «*Ce que vous coupez (de) palmiers, et ceux que vous avez laissés debout sur leurs racines, cela s'est fait avec la permission d'Allah pour confondre les fauteurs d'iniquité*»(Sour. LIX, 5).

Comblé un puits dans le désert, couper un palmier dans une oasis, c'est semer des germes de mort; du vivant même de Mohammed, La Mecque était déjà entrée dans le sillage de la décadence. Pour les Abbassides, de rivale elle deviendra bientôt ennemie. La Mecque tombera sous les coups calculés et répétés de ces sultans *abbassides*, musulmans de religions, anti-mecquois d'intérêts. L'importance commerciale de La Mecque n'aura été que passagère, mais suffisante en intensité et en durée pour marquer une époque.

Au VI^e siècle, La Mecque est donc un grand centre de trafiquants. Délaissant les territoires sassanides - bien qu'ils aient pris soin de payer aux Perses, en bonne et due forme, leurs droits de passage - les Mecquois se dirigent vers la Syrie et les terres byzantines où ils se trouvent en plus grande sécurité et à pied d'œuvre pour l'écoulement de leurs marchandises. L'auteur du Livre arabe de l'islam, qui se lamente sur une victoire éphémère de Chosroès II, se plaît, par contre, à louer l'empire romano-byzantin, c'est-à-dire les Grecs byzantins dont il souhaite le succès définitif : «*Les Roumis ont été vaincus aux confins de notre terre. Mais, après cette défaite, ils seront vainqueurs dans quelques années. A Dieu appartient l'ordre dans le passé comme dans l'avenir. Alors, les Croyants se réjouiront du secours de Dieu. Il secourt qui Il veut, Il est le Puissant, le Miséricordieux*» (sour, XXX, 1-4).

Il y a autour de la Ka'ba tout un monde qui grouille, hurle, gesticule; des hommes qui calculent et spéculent. On les voit prendre livraison des marchandises qu'amènent à pas lents et cadencés les chameaux lourdement chargés des raisins de Taïf, encens et parfums de l'Arabie méridionale; ivoires et poudres d'or d'Afrique; produits de l'Inde et de la Chine. C'est sur des chevaux sans doute qu'on charge l'or et l'argent

des mines des Banu-Salaïm, tribu semi-sédentaire campée sur la route de Médine à La Mecque; ce sont toutes des marchandises de choix, plus ou moins légères, mais fort chères : un chameau transportera à lui seul une véritable fortune. Au retour, il transportera un nouveau chargement, car l'Arabie est aussi importatrice. A Gaza, dans les chouaris qui pendent bien équilibrés aux flancs des bêtes, on amoncera des ballots d'étoffes d'Egypte, des céréales et de l'huile de Syrie. Les chameaux en sont véritablement surchargés, mués en masses informes.

Les Mecquois passent leur vie à organiser et à recevoir des caravanes. Il leur faut plusieurs mois pour préparer chacune d'elles. Les caravanes de l'hiver et de l'été sont passées dans la coutume. C'est presque une institution, que rappelle la sourate CVI, 1-2 : *«Pour l'union des Qoraïschites, qui s'unissent pour les caravanes, de l'hiver et de l'été.»* Ils sont tous réunis autour de leur sanctuaire. On y trouve les convoyeurs qui guideront les chameaux; ce sont les moins fortunés, quelquefois des hommes en faillite, à la conquête pénible d'une fortune qu'ils espèrent ou qu'ils n'ont point su garder. Il y a aussi les loqueteux, les miséreux, les aventuriers, gens de coups de main; car cette caravane, il faudrait non seulement la conduire, mais parfois la défendre. La caravane mecquoise est une richesse ambulante. Aboû Sofyan partit un jour, dit-on, en Syrie avec un millier de chameaux. La marchandise transportée était évaluée à 50.000 dinars or. Une seule maison, celle d'Aboû Ohaiha y participait pour les trois cinquièmes. Bien que ces chiffres aient pu être exagérés pour mettre en relief la victoire des razzieurs musulmans, **il n'en demeure pas moins que les caravanes mecquoises étaient d'une importance et d'une richesse exceptionnelles.**

On imagine facilement la vitalité donnée à la Mecque par l'organisation de ces transactions commerciales. Près de la Ka'ba s'agitent une multitude de bédouins arabes et d'Ethiopiens, des hommes dont les couleurs s'échelonnent du jaunâtre au noir luisant. Il n'y a pas de barème de prix pour les marchandises qu'ils viennent offrir. Tout ce monde volubile palabre à qui mieux mieux. C'est au plus offrant, au plus rusé; et quand un accord est intervenu, les acheteurs n'en ont pas encore fini. Ils calculent, pour les défalquer, les droits de passage très élevés, que Byzantins et Perses ne manqueront pas de leur réclamer. Des fortunes considérables se font et se défont avec la même rapidité. C'est un roulement d'argent comparable à celui de la Bourse. Il n'y a pas de banque au sens actuel, mais trafic. L'argent obtenu ou récupéré est aussitôt réemployé à d'autres achats. On prête aussi beaucoup; naturellement avec usure, à cent pour cent.

...Les femmes elles-mêmes; la mère d'Aboû-Djahh tenait boutique de parfums, dit-on; Hind, femme d'Aboû-Sofyan, trafiquait avec la Syrie; et Khadidja,

que la tradition arabe attribue comme première épouse à ce jeune homme nommé plus tard Mohammed, était réputée comme une femme fort experte en affaires commerciales.

Si les Mecquois n'étaient pas tous aussi riches que Walid al-Mughîra, qu'Abbas et qu'Aboû-Lahâd, oncles de Mohammed, qu'Abdallâh, père du poète Omar ben Abî Rabî'a, tous aspiraient à le devenir. Mohammed se trouva un jour dans cette filière de la fortune.

B – LE MILIEUX RELIGIEUX

La vitalité économique de La Mecque se trouvait favorisée par la Ka'ba, grand centre religieux de l'Arabie qui, même avant le VIIe siècle, était devenue un lieu de pèlerinage célèbre. La Ka'ba existait déjà au IIe siècle avant le Christ et fut reconstruite, dit-on, à l'époque même de Mohammed. C'était une construction imparfaitement rectangulaire de 12 mètres de long, 10 mètres de large, et 15 mètres de hauteur, posée sur un socle de marbre de 0 m 25; le tout, sauf le chéneau et la porte, recouvert d'un tapis noir, fourni aujourd'hui par les Egyptiens et changé chaque année. Ce sanctuaire avait été bâti à côté du puits de Zemzem, point de halte naturel pour les nomades. On venait de loin pour s'abreuver à cette eau dont le désert était si parcimonieux. Les chameaux, que la nature a créés si prudents, y faisaient leur plein pour les jours à venir. Plus tard – nous disons plus tard à dessein – pour rendre grâce aux dieux de ce lieu tout providentiel, on y avait placé une pierre noire, objet d'adoration. Les nomades qui avaient eu cette idée ne brillèrent point par l'imagination. Plusieurs sanctuaires syriens avaient déjà orientés leur dévotion sur un pareil objet. Les Nabatéens avaient aussi une pierre noire au sanctuaire rupestre de Pétra. La pierre noire subsiste toujours, scellés à l'angle oriental de la Ka'ba, à un mètre et demi au-dessus du sol. Ce petit bloc de pierre tendre qui nous est parvenu en trois morceaux et de nombreux débris, est maintenant ceinturé d'un anneau de fer. Au VIe siècle finissant, il n'est pas encore question de **son origine céleste**. Ce sont probablement les Médinois, **falsificateurs de l'histoire**, qui ont inventé le voyage de l'archange Gabriel apportant cette pierre dans la Ka'ba dont Abraham et même Adam auraient jadis posé les fondements ! On voit que la pierre de Scone n'est pas une nouveauté !

...Au VIe siècle, la Ka'ba était devenue un musée d'idoles, et plus encore de fiches lithiques, surtout, comme il convient à des gens du désert, dépourvus de tout sens artistique. Chaque tribu nomade y avait déposé les objets de son culte. Véritable grange à divinités, bric-à-brac de cailloux, quelques rares et grossières statues, la Ka'ba contenait autant d'idoles qu'il y a de jours dans l'année. Il y en avait pour tous les goûts, pour toutes les situations, pour toutes les tribus,

pour les demi-sédentaires, et les bédouins. Divinités masculines et féminines recevaient des dons, des offrandes et des sacrifices (sour. V, 102); on les conjurait par des baguettes utilisées comme pour une espèce de tirage au sort. Autour de la Ka'ba, on dansait. Les Mecquois tenaient là leurs interminables palabres. On y devisait des nouvelles politiques commerciales. C'est aux abords de ce sanctuaire que commenceront un jour les grandes discussions religieuses : «*Avez-vous considéré Allât et Al'Ouzzâ et Manât, la troisième idole ?*» (sour. LIII, 19-22). Afin de nous placer dans l'ambiance de la Mecque au VIIe siècle, qu'il nous suffise pour l'instant de faire quelques remarques sur ces divinités. Allât, la première idole mentionnée dans le texte précité était surtout vénérée dans l'Arabie du Nord et principalement à Taïf. C'était une divinité stellaire; dieu-soleil, divinité féminine que certains auteurs rapprochent aussi de la planète Vénus. Al-lât ou Ilât faisait partie depuis longtemps du vieux fonds sémitique religieux. Elle avait son temple et ses prêtres à Salkhad. On la vénérait chez les Thamoudéens, les Nabatéens, les Lihyanites. A la Mecques, elle avait la faveur des idolâtres. On la représentait sous la forme d'une pierre blanche carrée, parfois sous la forme d'un arbre.

Manât avait son sanctuaire au bord de la mer entre la Mecque et Médine. Connue également des Nabatéens et des Thamoudéens, déesse féminine fille d'Allât, elle était représentée comme sa mère par une grande pierre.

Al'Ouzzâ, qu'on apparente à l'Aphrodite des Perses, formait triade avec Allât et Manât, et jouissait d'une vogue particulière à l'époque de Mohammed. Elle avait sa statue, son fétiche, dans un arbre sacré, à Hourad, sur la route conduisant de La Mecque vers l'Irak.

...A cette triade féminine, on peut adjoindre le dieu Wadd mentionné si fréquemment dans les inscriptions minéennes et chez les Nabatéens. Wadd est un nom de personne, un nom de famille, et aussi un nom de divinité, le dieu-Amour, très vénéré dans le Hedjaz, et titulaire principal de Dedan...

Les déesses Allât, Manât, al'Ouzzâ et le dieu Wadd n'appartenaient pas en propre aux Mecquois. Ces divinités étaient vénérées en Arabie et dans les tribus du Proche-Orient depuis des siècles. Ce qui est remarquable, c'est le désir des Mecquois de collectionner dans la Ka'ba, pour leur propre compte, toutes ces anciennes divinités. Centre commercial, La Mecque veut devenir centre religieux. On y rencontre aussi les dieux Souwâ, Yagoûth, Ia'ouk, Nasr, qui formeraient avec Wadd un groupe homogène. Ces idoles représenteraient, d'après la tradition musulmane, cinq justes qui auraient cru au messages de Noé; ce qui détermina les grands érudits à qualifier ces divinités de *noachiques* !. Elles auraient été amenées de Djedda à la Mecque.

Nous sommes ici en pleine légende...

...Naturellement, tout cela n'a aucune consistance et ne résiste pas à la critique. Il suffit d'une lecture attentive pour s'apercevoir que, dans la sour. LXXI, le bloc 2-26 encastré entre les versets 1-27 est sans aucun rapport avec une histoire quelconque de Noé. Le texte se développe sur un plan local et anecdotique. Celui qui parle, véritable fondateur de l'islam arabe, raconte ici ses propres démêlées avec les idolâtres mecquois, en particulier avec une riche famille de commerçants. Ce idolâtres, dit-il, ont tramé un complot; ils cherchent à entraîner les incroyants, en les suppliant de ne pas adopter Allah, de rester fidèles d'abord à Wadd, le dieu des Nabatéens, puis à Souwâ, Yagoûth, Ia'ouk, Nasr, dont nous savons seulement qu'ils faisaient partie du bric-à-brac de la Ka'ba. Il n'y a donc aucune relation entre ces quatre dernières divinités et l'histoire de Noé; on n'en trouve nulle mention, évidemment, ni dans la Bible, ni dans le Talmud. Les traducteurs et commentateurs n'ont pas lu le texte et se sont laissé emporter par leur folle imagination, comme cela leur arrive fréquemment : ils sautent d'un mot sur l'autre qu'ils chargent de notes et de considérations, en omettant de relier les mots entre eux, de lire la phrase, et à plus forte raison le contexte.

Dans la Ka'ba nous trouvons un second groupe d'idoles, probablement récentes et locales, honorées par les Mecquois à l'époque où l'islam commence à être prêché : Souwâ, Yagoûth, Ia'ouk, et Nasr. Nullement mentionnées dans les inscriptions sémitiques, on n'en parle que dans le livre nommé «Coran».

Totalement différent est le cas de Djibt, (sour. IV, 54), et de Tâghoût (XVI, 38, XXXIX, 19; II, 257, 259; V. 65). Ce ne sont pas des divinités, encore moins des idoles, arabes et mecquoises. Elles n'ont aucune place dans la Ka'ba. Elles représentent l'esprit du mal, sans qu'on puisse préciser davantage.

Plusieurs historiens affirment que, au commencement du VIIe siècle de l'ère chrétienne, le polythéisme arabe, peut-être sous l'influence judéo-chrétienne, avait évolué vers un certain hénothéisme, c'est-à-dire la suprématie d'un dieu sur les autres. Nous constatons à Palmyre le même phénomène. On y trouve un dieu principal, Baalshamîn, le Maître des cieux, nommé encore maître du monde et de l'éternité. L'influence juive du Dieu (Elohim) créateur des cieux (ha-shamain) est ici manifeste. En Arabie, nous trouvons Allah. Et de plus, nous en entendrons parler tout au long du «Coran», livre arabe de l'Islam. Il est donc nécessaire de savoir ce que représente cet **Allah**.

1 – ALLAH, DIEU DES JUIFS – Sans nous attarder à démontrer ici une évidence qui éclate à chaque page des prédications mecquoises et médinoises, comme nous le constaterons en permanence, le terme Allah désigne essentiellement le Dieu des juifs, le

Yahwé de Moïse. Il en a tous les attributs; il ne possède même que ceux-là. Il est essentiellement Unique, Créateur, Tout-Puissant, dispensateur de tous les biens si largement distribués à l'humanité. Si nous avons tant soit peu de culture biblique, c'est Lui que nous retrouverons à chaque pas, nous le reconnaitrons sans peine. Comment Yahwé a-t-il cédé le pas à Allah ? Souvenons-nous que le terme *Il* ou *Ilah* (Voir *Bulletin des .A.S.F.S.* N° 78) se retrouve sous différentes formes chez les anciens Sémites, les orientalistes l'ont largement démontré : les vieilles inscriptions araméennes, phéniciennes, mentionnent, à côté d'autres dieux, le nom de *Il*, *Ilah*, *Ha-ilah*. Dussaud l'a relevé cinq fois dans les inscriptions de Safa; Littman l'a noté également plusieurs fois sur les graffiti thamoudéens; les Phéniciens rendaient un culte à un dieu principal, *El*.

Certains érudits ont voulu identifier *Ila* avec le dieu-lune, dieu masculin, et naturellement, *Ila* faisait bon ménage avec sa femme *Ilahat*, dieu-soleil (féminin). C'est par un terme dérivé d'*El* ou *Il* que les Hébreux désignaient leur Dieu : *El-Ohim*. Mais ce Dieu, *Eloïm*, est Unique, n'ayant ni femme, ni enfant, ni associés. Les Hébreux ne possédaient point de Panthéon. *Eloïm* est Unique parce qu'Il est Tout-Puissant, le seul Créateur des Cieux et de la Terre. La traduction syriaque dénommée *La Peschito*, dont le plus ancien manuscrit connu serait du milieu du Ve siècle av. J.-C., désigne par *Alloo* le Dieu des juifs : «Au commencement, Alloo créa le ciel et la terre».

2 – ALLAH, DIEU DES CHRETIENS – Les chrétiens arabes avant l'islam n'avaient évidemment pas d'autres termes que les juifs pour désigner **Yahwé** le Dieu de Moïse. *A priori*, on pouvait fort bien s'en douter. Le Dieu des chrétiens, n'est pas différent de Celui de Moïse, et ils l'invoquaient sous le nom d'**Allah**. Sans parler de toute la littérature arabo-chrétienne, nous trouvons plusieurs textes sur **Allah**, dieu des chrétiens, dans les sourates du Livre arabe de l'islam. Lorsque ces textes se présenteront, au cours de notre analyse, nous en déterminerons la portée exacte selon les occasions qui les ont suscités. Pour l'instant, qu'il nous suffise de bien noter qu'**Allah** n'est pas spécifiquement musulman; que de nombreuses générations d'Arabes avaient été catéchisées au nom d'**Allah**, avant Mohammed, que beaucoup d'Arabes s'étaient convertis au christianisme et, auparavant au judaïsme dans certaines contrées, en invoquant le Seigneur Tout-Puissant, le Dieu de Moïse, sous le nom d'**Allah**, connu dans tout le monde sémitique. Le royaume du Yémen avait eu comme religion d'Etat la religion juive : l'invasion perse y a mis fin.

3 – ALLAH DES IDOLATRES – Les Arabes non chrétiens connaissaient, eux-aussi, le Dieu **Allah** avant la prédication mecquoise de l'islam. Cette conclusion est largement prouvée...

...Nous pouvons à présent distinguer un certain ordre dans le Panthéon mecquois. Ces figures : de

femme (souwâ), de cheval (Ia'ouk), de lion (Yagoûth), d'aigle (Nasr), d'homme (Wadd), sont les cinq divinités appelées faussement *noachiques*. Il y a aussi une trinité : Allât, al'Ouzzâ et Manât. Ces trois déesses sont proprement des filles d'Allah, qui est au-dessus de toutes les idoles. Mais il est au fond très malchanceux, bien que père d'une famille nombreuse : il n'a que des filles ! ...

Au sommet de ce panthéon, plane Allah...

...Les Mecquois ne sont donc déjà plus de simples polythéistes. Dans leur ramassis de divinités, ils ont mis un certain ordre. Il y a une tête, un chef : Allah. Ils ont donc glissé, avant même la prédication de l'islam, vers une forme d'hénothéisme. Il est important de remarquer que cet hénothéisme nous plonge en plein cœur de la révolution religieuse en Arabie au commencement du VIIe siècle de notre ère. Il constitue le tremplin d'où s'élancera le prédicateur de La Mecque pour entreprendre la conversion des Arabes au monothéisme juif. L'identité de nom et de graphie facilitera l'acheminement des Arabes vers l'Allah de la Bible. De cette identité de nom et de graphie découlera toute la dialectique du fougueux prédicateur. Pour nous en rendre compte, qu'il nous suffise de prendre un seul exemple parmi bien d'autres. Dans la sour. XVI, 40, nous lisons :

«*Ils jurent par Allah, de leurs serments les plus solennels, (disant) : "Allah ne ressuscitera point celui qui est mort ! " – Si ! Une promesse qui repose sur Lui est vraie ! Mais la plupart des hommes ne le savent pas.*»

Quand les Mecquois veulent donner à leurs paroles une pleine autorité, c'est par le nom d'Allah qu'ils jurent, et non par celui d'une idole. Le prédicateur s'adresse donc à des gens qui ne croient pas à la résurrection des morts. Ils affirment qu'Allah (qui est ici le dieu des polythéistes) ne ressuscite personne. Le prédicateur réplique : Si ! Allah ressuscitera les morts; nous en sommes sûrs parce que toute promesse venant de Lui est vraie. Il est évident que, dans cette réponse, le nom d'*Allah* prend une toute autre signification que dans la bouche des idolâtres. Cet *Allah*, en effet, tient les promesses qu'il fait; il ressuscite les morts. Tandis que l'autre (celui des Mecquois) n'a fait aucune promesse et ne fait pas ressusciter, de l'aveu même de ses adeptes.

Lorsqu'on lit attentivement les textes, on remarque sans cesse cette dialectique qui, à partir d'un même terme, Allah, s'efforce de faire sortir les Mecquois de l'ignorance religieuse pour les amener à la connaissance du vrai Dieu, l'Unique, Celui dont la Bible, bien avant le *livre arabe de l'islam*, proclame sans arrêt : **Dieu ! pas d'autre que Lui !**

(Abbé Joseph Bertuel, *L'islam, ses véritables origines*, Ch. I, pp. 29 à 44)

L'ENCYCLIQUE DE JEAN-PAUL II SUR L'ŒCUMENISME

«*Ut unum sint*» «*Qu'ils soient un*»,

par Michèle Reboul

(Cet article, paru dans *Monde et Vie* de juin 1995, nous paraît encore d'actualité)

L'Église catholique est morte le premier jour du Concile. Elle doit s'appeler maintenant l'Église œcuménique» m'avait dit Jean Guilton, seul laïc à avoir fait un discours (sur le laïcât justement) dans un concile, en l'occurrence Vatican II. Or, Jean-Paul II dans sa dernière encyclique, la douzième de son pontificat, sortie le 25 mai, ne se contente pas de montrer le travail œcuménique accompli depuis trente ans en application de *Lumen Gentium*, la constitution dogmatique sur l'Église, et de *Unitatis redintegratio*, le Décret sur l'œcuménisme, dont les citations qu'il donne prennent plus de la moitié de son texte, mais il va beaucoup plus loin puisqu'il propose de reconsidérer la fonction du pape **qui ne serait plus le chef de l'Église catholique** mais le centre de l'unité des églises : son ministère ne serait plus un service d'autorité, de transmission de la foi catholique, mais «*un service d'amour*» (95), de «*communion de toutes les églises*» (94).

L'Église est communion des Eglises

Ainsi la communion des chrétiens n'est plus centrée sur la foi unique mais sur une relation sentimentale de fraternité. Jean-Paul II, dans cette encyclique, retrouve les ambiguïtés et les contradictions de Vatican II puisque tout en disant, à la suite du Décret sur l'œcuménisme, que l'Église catholique a seule la plénitude de la vérité et qu'on ne peut pas faire de compromis vis-à-vis de la Vérité (18), il pense que l'unité de l'Église ne doit pas être uniformité mais diversité.

Il ne s'agit plus depuis trente ans, depuis la fin du concile, de prier et d'agir pour la conversion des orthodoxes schismatiques et des protestants hérétiques et donc pour leur retour à la vraie et unique foi catholique, mais **d'établir une union des Eglises**, comme si nous ne disions pas dans le Credo que l'église était une ! De même que la déclaration sur la liberté religieuse est *l'anti-Syllabus* de Pie IX, l'encyclique de Jean-Paul II, «*Ut unum sint*» (qu'ils soient un) est l'*anti Mortalium animos*, contre l'œcuménisme, de Pie XI, encyclique du 6 janvier 1928. Tous les mots de Jean-Paul II sont, terme à terme, contestés à l'avance de

façon théologique par Pie XI jusque dans le titre de l'encyclique : «*Ut unum sint*». Pie XI dit que les panchrétiens (les œcuménistes) allèguent les paroles du Christ : «*Qu'ils soient un*», «*Ut unum sint*» (Jean 17, 21) comme si cette unité était à venir alors qu'elle est déjà là puisqu'elle vient du Christ qui est «*La Voie, La Vérité et La Vie*».

L'engagement œcuménique

L'encyclique de Jean-Paul II a une centaine de pages, trois chapitres et 103 paragraphes. Elle est facile à lire, avec beaucoup de redites, comme c'est souvent le cas chez lui, en particulier celles demandant le pardon réciproque des membres des diverses confessions chrétiennes : «*L'Église catholique reconnaît et confesse les faiblesses de ses fils*» (3). Dans son introduction, le pape déclare : «*Au concile Vatican II, l'Église catholique s'est engagée de manière irréversible à prendre la voie de la recherche œcuménique*» (3).

Le premier chapitre exalte «l'engagement œcuménique de l'Église catholique». En dehors des très nombreuses citations conciliaires, Jean-Paul II insiste sur «*la nécessité de la conversion du cœur*» (15). Alors que la charité, la vraie, consiste à aider les autres à découvrir et à vivre la vraie foi, depuis le concile c'est l'exaltation protestante des sentiments qui prime, afin d'aboutir à «*l'œcuménisme spirituel*» (21) et concret (prière pour la paix et l'unité des chrétiens, collaboration commune pour les droits de l'homme, la justice, (74) ce qu'avait interdit Pie XI dans *Mortalium animos*). Le pape parle également de son «*pèlerinage parmi les Eglises*» (24), remarquant : «*Mes visites ont presque toujours comporté une rencontre œcuménique*» (24) avec parfois des célébrations communes (prières, lectures...). Il loue à plusieurs reprises le Conseil Œcuménique des Eglises : est-ce pour préparer l'entrée de l'église dans ce conseil alors que jusqu'à présent seul son organisme théologique «*Foi et constitution*» en fait partie (depuis 1968) ?

Jean-Paul II insiste aussi, en citant *Dignitatis Humanae* sur le nécessaire dialogue œcuménique «*afin de s'aider mutuellement dans la recherche de la vérité*» (32). Mais la Vérité a été transmise par le Christ et

le magistère infaillible de l'Église : elle n'est pas un moyen terme entre deux opinions contraires.

Comment concilier, par exemple, la conception protestante de la messe, simple commémoration de la Cène, avec la conception catholique de l'actualisation du Saint Sacrifice de la Croix, la présence spirituelle du Christ grâce à la prière de l'assemblée avec la transsubstantiation à laquelle croient les catholiques, la libre interprétation protestante de l'Écriture avec la soumission catholique à la tradition, la justification par la foi seule ou avec les oeuvres, la prédestination, etc...

Le chapitre II montre «les fruits du dialogue». Ainsi l'expression «d'Églises soeurs» remplace celle «d'Églises séparées». Jean-Paul II se réjouit de cette «fraternité universelle» qui permet de prêter des édifices de culte, d'offrir des bourses d'études pour les ministres des autres communautés (42), de lire une traduction œcuménique de la Bible (44), d'avoir des rapprochements dans la liturgie (la messe est devenue, en effet, très proche des offices anglicans et luthériens) (45). Le pape exprime son «*désir ardent de célébrer ensemble l'unique Eucharistie du Seigneur*» (45) et se réjouit qu'en certains cas les fidèles puissent avoir accès aux sacrements des autres communautés (46). Il insiste sur le dialogue avec les protestants et en particulier avec les orthodoxes, car il veut, comme il l'avait dit dans sa *Lettre pour le troisième millénaire de l'Église*, arriver pour le jubilé de l'an 2000 à «une unité dans une légitime diversité» avec les orthodoxes (54).

Le troisième chapitre : «*Quanta est novis via?*» insiste une fois de plus sur la nécessité pour chacun

d'accomplir ce «pèlerinage œcuménique» (82) à la suite des martyrs chrétiens, quelle que soit leur confession (un martyrologe œcuménique et en préparation). Jean-Paul II dit sa satisfaction que «*la question de la primauté de l'évêque de Rome soit actuellement devenue un objet d'études... en faveur d'un ministère universel de l'unité chrétienne*» (89), «*de toutes les communautés chrétiennes*» (95). **Le pape ne sera donc plus le chef de la seule Église catholique mais le premier entre les pairs (primum inter pares) de l'Église œcuménique.** Il demande que les responsables des autres «Églises» instaurent avec lui «*un dialogue fraternel et patient*» (96) afin d'étudier «*une forme d'exercice de la primauté ouverte à une situation nouvelle*» (95). Or, le Christ n'a offert la primauté de juridiction (et non de communion) qu'à Saint Pierre et à ses successeurs, cette primauté venant de la fonction du pape de «*confirmer ses frères dans la foi*» (Luc 22, 31).

La charité ne peut se faire au détriment de la foi et de l'espérance et, comme le disait Pie XI dans *Mortalium animos* : «*Il n'est pas permis de procurer la réunion des chrétiens autrement qu'en poussant au retour des dissidents à la seule véritable Église du Christ, puisqu'ils ont eu jadis le malheur de s'en séparer. Le retour à l'unique véritable Église, disons-Nous, bien visible à tous les regards et qui, par la volonté de son fondateur, doit rester perpétuellement telle qu'il l'a instituée lui-même pour le salut de tous.*»

Monde et Vie N° 583

LE GRAND PARDON DE JEAN-PAUL II

Jean-Paul II ne cesse de demander pardon à la terre entière pour les erreurs et les fautes des catholiques dans l'histoire de l'Église. Il a renouvelé ce pardon durant ses trois jours en Tchéquie et en Pologne, du 20 au 22 mai. La raison immédiate de son voyage était la canonisation de Jan Sarkander, martyr des protestants et de Zdilasya de Lemberk, «*héroïne de la charité et de la famille*» (elle s'occupa beaucoup des pauvres).

Né le 20 décembre 1576, à Skoczow en Pologne (où Jean-Paul II a célébré une messe dans la matinée du 22 mai), Jan Sarkander fut prêtre dans le diocèse d'Olomouc, en Tchéquie. Comme il cherchait à ramener les protestants à la foi catholique, et en convertit beaucoup, ceux-ci le torturèrent jusqu'à ce que mort s'ensuive, le 16 avril 1620.

Tous les dirigeants des diverses confessions chrétiennes furent reçus par Jean-Paul II durant ces trois jours. Un seul se refusa à venir : ce fut Pavel Smetana, doyen du synode de l'Église évangélique des frères Moraves et président du conseil Œcuménique des églises en République Tchèque. Aussi le pape lui écrivit-il le 2 mai : «*Je suis foncièrement convaincu, particulièrement et à l'approche du troisième millénaire de l'ère chrétienne, qu'il s'agit d'un temps de grâce pour nous tous, un temps pour demander pardon et offrir le pardon.*» Et à la messe de canonisation, à Olomouc, le 21 mai, Jean-Paul II a déclaré solennellement : «*Aujourd'hui, moi, pape de l'église de Rome, au nom de tous les catholiques, je demande pardon pour les torts infligés aux non-catholiques, et je les assure du pardon de l'Église catholique pour les maux que ses fils ont pu subir.*» La veille, il avait dit à Prague : «*La canonisation de Jan Sakander... offre le témoignage que les saints et spécialement les martyrs, participant intensément au désir du Christ, sont les premiers intercesseurs de l'action œcuménique.*» José Navarro Vals, porte-parole de Jean-Paul II, confirme que l'œcuménisme est «*l'un des grands thèmes de ce pontificat, avec une accélération forte pour l'an 2000.*»

Saint François de Sales

(1567-1622)

4^e partie)

François a donc reçu la tonsure; désormais il va conformer sa vie à ce nouvel état. Ce ne fut pas pour lui une candidature aux bénéfices comme c'était les cas à l'époque pour la majorité des gens.

A cette époque, généralement, les enfants tonsurés ne modifiaient en rien leur vie... après un acte qui n'engageait pas à grand'chose. Lui, mit tout en harmonie : il était d'Église, il le montrerait. Il s'imposa d'abord de communier le premier dimanche de chaque mois ; c'était beaucoup pour un collégien en ce temps-là. Déjà s'accroissait le rigorisme d'où germera l'erreur janséniste, mort lente de la piété eucharistique.

Au cours des trois années qu'il va passer encore au collège chapuysien d'Annecy, peu de faits ont retenu l'attention des historiens et des témoins de sa vie.

Pendant cette période, son application aux études persévère, sa piété demeure la même. Il lutte aussi contre une tendance dont à présent il se rend nettement compte et qu'il a résolu de détruire : Cette fugue naturelle, cette irritabilité qui est dans le sang chez les de Sales. Tous les camarades de collège ne sont pas tellement aimables : il y a les jaloux, les emportés : François apaise les uns et tâche de dissiper la mauvaise humeur des autres par sa simplicité au milieu des succès les plus flatteurs. Et puis surtout, il y a la grande école de patience : les vacances passées avec les petits frères – ils sont trois à présent, car en 1578 à Gallois qui a deux ans, à Louis, bébé d'un an, s'est ajouté un certain Jean-François dont la pétulance et l'opiniâtreté d'enfant resteront légendaires dans la famille. Donc, chaque année l'un des premiers jours d'août, François regagne Sales où sa famille s'est réinstallée après la réconciliation de son père avec le duc de Nemours. Déjà sont achevés au château les préparatifs de départ : On rejoint gaiement à Brens, si agréable avec la vue du lac de Genève, l'oncle Luis, la tante Janine et les cousins.

Mais le bonheur parfait n'existe pas sur terre : François qui aimerait lire et prier plus longuement,

pousser plus loin ses promenades avec Aimé, Louis et Gaspard, se mêle avec une douce condescendance aux jeux de Gallois, de Louis et de Jean-François. Les trois petits frères grandiront. Lorsque Gallois aura cinq ans et Louis, quatre, ils entendront leur mère leur donner maintes fois ce conseil : «Écoutez donc François, et faites donc comme il dit et comme il fait !» C'est que l'aîné profitait même des feux pour former ses frères à la piété et à la vertu.

Il avait encore, hélas ! à veiller sur leur foi, comme sur la sienne. Le personnel du château était certes trié aussi sérieusement que possible, mais à Brens, en plein Chablais hérétique, il s'y glissait parfois des brebis galeuses. François l'apprit par expérience; pendant l'un de ses congés de collégien, un domestique intelligent et fourbe lui parla à mots couverts des avantages du calvinisme. L'adolescent eut bientôt arraché son masque à l'imposteur. Quelque trente ans plus tard, dans une lettre à la mère de Chantal, déplorant la ruine d'une «malheureuse infidèle», il fera à la sainte cette confidence : «Quelles actions de grâces devons-nous à ce grand Dieu ! ...Mais moi, attaqué par tant de moyens en un âge si frêle pour me rendre à l'hérésie, je ne lui ai pas seulement voulu regarder au visage.»

Au collégien en vacances aurait suffi largement la compagnie de ses frères et de ses cousins. Cependant, comme à Thorens, il eut la permission, certains jours, d'approcher ces pauvres bergers de Brens que les châtelains, toujours bons pour leurs fermiers, laissaient vaguer, avec leurs pourceaux noirs pareils à des sangliers, à travers les prés et les bois de leur domaine. François, «habitué à s'entretenir de Dieu et des saints avec les enfants catholiques du village de Thorens, trouvait étranges les questions et les réponses des petits calvinistes du Chablais». C'est en s'entretenant avec eux et avec leurs parents qu'il «apprit ce patois caressant de la contrée qui devait plus tard lui être d'un si grand secours, en lui ouvrant plus facilement l'oreille et le cœur des Chablaisiens».

Les gens du pays estimaient les châtelains pour leur générosité toute patriarcale, et, en des heures

critiques, jamais ils ne les trahirent. A Brens, M. et Mme de Boisy, M. et Mme Louis de Sales coururent parfois les pires dangers. «M. de Boisy, certifie un témoin, a beaucoup souffert pour la foi, car lorsque ceux de Genève faisaient des sorties la nuit, ils contraignaient ainsi ce bon seigneur à se retirer, le soir tombé, dans un bois avec madame sa femme. Il remettait les clefs du château à une chambrière en laquelle il avait confiance. «Si ceux de Genève surviennent, lui disait-il, donnez-leur les clefs de tout, plutôt que de permettre qu'ils vous fassent aucun mal.» Il laissait de la sorte tout son bien à la merci de la divine Providence.

Des vacances du jeune François deux épisodes ont été retenus qui nous font entrer, tout peu considérables qu'ils paraissent, dans cette âme d'adolescent, honnête et chrétien.

Il lui arrivait de revenir au château de Sales tenir compagnie à son vaillant père, demeuré là à faire engranger puis battre les gerbes. Un jour, il s'en retournait à cheval vers Brens, escorté «d'un serviteur qui avait charge de lui acheter des gants en passant à La Roche». Ils s'y arrêtèrent pour cette emplette. Seulement, avant de payer, le domestique fit le petit marchandage traditionnel : sans quoi il se fût estimé déshonoré comme paysan déniaisé et comme savoyard. Le marchand accorda le rabais également traditionnel, mais non sans avoir protesté qu'il y perdait. François, tout droiture, ignorant encore de ces roueries qu'il percera plus tard d'un regard si aigu, prit à cœur la feinte déception du boutiquier; laissant son valet s'éloigner un peu, il revient sur ses pas et demanda à cet homme : «Combien, Monsieur, vous faudra-t-il pour n'y pas perdre ? – Tant,» répondit le marchand. Puisant dans la bourse pendue à sa ceinture, le jeune gentilhomme combla le soi-disant déficit.

Une autre fois, François de Sales et son serviteur arrivaient sur leurs montures au vieux pont de l'Arve, alors en réparation – et que par habitude on continuait d'appeler le Pont-Neuf. L'ouvrier «qui le raccommodait» réclama un droit de péage. «Fi donc !» répliqua le domestique qui s'apprêtait à piquer des deux. Mais François l'arrêta du geste et le reprit doucement : «Voire mais, dit-il, ces bonnes gens suent tant et prennent tant de peines pour nous. N'est-il pas raisonnable que nous leur payons ce qu'il faut ?» Et à ce récit Charles-Auguste de Sales ajoute : «Paroles que le serviteur et Claude Guerre, d'Usillon, qui se trouva présent, mirent si avant dans leur esprit, que dès lors ils se dirent l'un à l'autre que ce jeune gentilhomme deviendrait un grand personnage.»

De ces deux faits on ne saurait conclure que François, sauf en des occasions pareilles, s'érigeât en donneur de conseils et en redresseur de torts; pas plus qu'il ne faudrait voir en lui, pendant ses mois de collège, un enfant renfermé, toujours en dévotion ou penché sur les livres.

Une de ses heures au moins fut bruyante, et fit venir sur le seuil des portes ou se pencher aux fenêtres bourgeois et bourgeoises d'Annecy. Un jour, le régent de la classe ayant conté le combat de David et de Goliath : «En quel âge, interrogea François, le berger tua-t-il le géant ? – Il était plus grand que vous,» répondit le maître, un peu embarrassé. Vint l'heure de la récréation : «Eh bien, lança notre écolier à ses condisciples, quand je serais grand, nous irons combattre Genève, et y établir le règne de Jésus-Christ !»

Puis, au sortir de la classe, chacun ayant confectionné une croix, et François portant la plus grosse, ils allèrent comme en procession par les rues de la ville.

D'antiques souvenirs le montrent, d'autre part, ami des champs, des montagnes, des eaux vives. Les jours de congé, «par le commandement de son gouverneur», il va s'ébattre au grand air avec des camarades qu'il s'est choisis «selon son humeur douce et sainte». Et au cours de ces promenades, sa vie religieuses affleure soudain, comme la source dans l'herbe. «Alors, a-t-on conté, il menait ses compagnons aux îles du Fier - le torrent qui emporte vers le Rhône les eaux du lac d'Annecy - et mettant les genoux à terre à l'ombre des bois : «Afin que de bonne heure nous apprenions à prier Dieu, recommandait-il, disons les litanies.» (2). D'autres jours, des sentiers du Crêt-du-Maure d'où le regard plonge vers le lac, merveilleux sous le soleil en son cadre de montagnes, d'une seule voix ces adolescents louaient Dieu dans sa création. Ils allaient encore, devisant et riant, sur le chemin qui mène à Thorens et d'où se découvre si bien le panorama incomparable; jamais ils n'eussent manqué d'entrer pour une prière dans la chapelle de Notre-Dame de Compassion (3) au seuil du cimetière des Suppliciés, dont il recommandait à la Vierge les pauvres âmes.

Après six années d'études, «ayant appris en ce peu de temps, assure un historien, ce que les maîtres et régents du collège d'Annecy étaient capables de lui enseigner», François de Sales le quitta définitivement aux vacances de 1582. Il n'avait pas encore tout à fait quinze ans.

CATÉCHISME CATHOLIQUE

Nous poursuivons la publication, par petites tranches, du *Grand Catéchisme de Saint Pie X* (4e partie)

LE SYMBOLE DES APÔTRES APPELÉ COMMUNÉMENT LE «CREDO»

Chapitre IV – LE TROISIEME ARTICLE

Que nous enseigne le troisième article : qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie ?

Le troisième article du *Credo* nous enseigne que le fils de Dieu a pris un corps et une âme comme les nôtres, dans le sein très pur de la Sainte Vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit, et qu'il est né de cette Vierge.

Le Père et le Fils concoururent-ils eux aussi à former le corps et à créer l'âme de Jésus-Christ ?

Oui, les trois Personnes divines concoururent à former le corps et à créer l'âme de Jésus-Christ.

Pourquoi dit-on seulement : a été conçu du Saint-Esprit ?

On dit seulement : *a été conçu du Saint-Esprit*, parce que l'incarnation du Fils de Dieu est une œuvre de bonté et d'amour, et que les œuvres de bonté et d'amour sont attribuées au Saint-Esprit.

Le Fils de Dieu en se faisant homme a-t-il cessé d'être Dieu ?

Non, le Fils de Dieu s'est fait homme sans cesser d'être Dieu.

Jésus-Christ est donc Dieu et homme tout ensemble ?

Oui, le Fils de Dieu incarné, c'est-à-dire Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble, Dieu parfait et homme parfait.

Il y a donc en Jésus-Christ deux natures ?

Oui, en Jésus-Christ, qui est Dieu et homme, il y a deux natures : la nature divine et la nature humaine.

Y a-t-il aussi en Jésus-Christ deux personnes : la personne divine et la personne humaine ?

Non, dans le Fils de Dieu fait homme, il n'y a qu'une seule personne, la personne divine.

Combien y a-t-il de volontés en Jésus-Christ ?

En Jésus-Christ il y a deux volontés, l'une divine et l'autre humaine.

Jésus-Christ avait-il une volonté libre ?

Oui, Jésus-Christ avait une volonté libre, mais il ne pouvait pas faire le mal, parce que pouvoir faire le mal est un défaut, non une perfection de la liberté.

Le Fils de Dieu et le Fils de Marie sont-ils la même personne ?

Le Fils de Dieu et le Fils de Marie sont la même personne, c'est-à-dire Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme.

La Vierge Marie est-elle Mère de Dieu ?

Oui, la Vierge Marie est Mère de Dieu, parce qu'elle est la Mère de Jésus-Christ qui est Dieu.

Comment Marie devint-elle la Mère de Jésus-Christ ?

Marie devint la Mère de Jésus-Christ uniquement par l'opération et la vertu du Saint-Esprit.

Est-il de foi que Marie fut toujours Vierge ?

Oui, il est de foi que Marie fut toujours Vierge et elle est appelée la Sainte Vierge, la Vierge par excellence.

Chapitre V

LE QUATRIEME ARTICLE

Que nous enseigne le quatrième article : a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli ?

Le quatrième article du *Credo* nous enseigne que Jésus-Christ, pour racheter le monde par son Sang précieux, souffrit sous Ponce Pilate, gouverneur de la Judée, et mourut sur le bois de la croix d'où il fut descendu pour être enseveli.

Que veulent dire les mots : a souffert ?

Les mots *a souffert* expriment toutes les peines souffertes par Jésus-Christ dans sa passion.

Jésus-Christ a-t-il souffert comme Dieu ou comme homme ?

Jésus-Christ a souffert comme homme seulement, parce que comme Dieu il ne pouvait ni souffrir ni mourir.

Quelle sorte de supplice était celui de la croix ?

Le supplice de la croix était alors le plus cruel et le plus ignominieux de tous les supplices.

Qui est-ce qui condamna Jésus-Christ à être crucifié ?

Celui qui condamna Jésus-Christ à être crucifié fut Ponce Pilate, gouverneur de la Judée, qui avait reconnu son innocence, mais qui céda honteusement à l'insistance menaçante du peuple de Jérusalem.

Jésus-Christ n'aurait-il pas pu se délivrer de mains des Juifs et de Pilate ?

Oui, Jésus-Christ aurait pu se délivrer de mains des juifs et de Pilate; mais, sachant que la volonté de son Père Eternel était qu'il souffrit et mourût pour notre salut, il s'y soumit volontairement, et même il alla Lui-même au-devant de ses ennemis et se laissa spontanément prendre et conduire à la mort.

Où fut crucifié Jésus-Christ ?

Jésus-Christ fut crucifié sur le mont du Calvaire.

Que fit Jésus-Christ sur la croix ?

Jésus-Christ sur la croix pria pour ses ennemis; donna pour mère au disciple saint Jean et, en sa personne, à nous tous, sa propre Mère la très Sainte Vierge; offrit sa mort en sacrifice et satisfit à la justice de Dieu pour les péchés des hommes.

N'aurait-il pas suffi qu'un Ange vint satisfaire pour nous ?

Non, il n'aurait pas suffi qu'un Ange vint satisfaire pour nous, parce que l'offense faite à Dieu par le péché était, à un certain point de vue, infinie, et il fallait pour la réparer une personne d'un mérite infini.

Pour satisfaire à la divine Justice était-il nécessaire que Jésus-Christ fût Dieu et homme tout ensemble ?

Où, il fallait que Jésus-Christ fût homme pour pouvoir souffrir et mourir, et il fallait qu'il fût Dieu pour que ses souffrances eussent une valeur infinie.

Était-il nécessaire que Jésus souffrit autant ?

Non, il n'était pas absolument nécessaire que Jésus souffrit autant, parce que la moindre de ses souffrances

aurait été suffisante pour notre Rédemption, chacun de ses actes ayant une valeur infinie.

Pourquoi donc Jésus voulut-il tant souffrir ?

Jésus voulut tant souffrir pour satisfaire plus abondamment à la divine Justice, pour nous montrer encore plus son amour et pour nous inspirer une plus grande horreur du péché.

Arriva-t-il des prodiges à la mort de Jésus ?

Oui, à la mort de Jésus, le soleil s'obscurcit, la terre trembla, les sépulcres s'ouvrirent et beaucoup de morts ressuscitèrent.

Où fut enseveli le corps de Jésus-Christ ?

Le corps de Jésus Christ fut enseveli dans un sépulcre nouveau, creusé dans le rocher non loin du lieu où il avait été crucifié.

Dans la mort de Jésus-Christ, la divinité se sépare-t-elle de son corps et de son âme ?

Dans la mort de Jésus-Christ la divinité ne se sépara ni du corps ni de l'âme; il y eut seulement séparation de l'âme et du corps.

Pour qui est mort Jésus-Christ ?

Jésus-Christ est mort pour le salut de tous les hommes et il a satisfait pour tous.

Si Jésus-Christ est mort pour le salut de tous, pourquoi tous ne sont-ils pas sauvés ?

Jésus-Christ est mort pour le salut de tous et tous ne sont pas sauvés parce que tous ne veulent pas le reconnaître, tous n'observent pas sa loi, tous ne se servent pas des moyens de sanctification qu'il nous a laissés.

Pour être sauvés, suffit-il que Jésus-Christ soit mort pour nous ?

Pour être sauvés, il ne suffit pas que Jésus-Christ soit mort pour nous; il est nécessaire qu'à chacun de nous soient appliqués le fruit et les mérites de sa passion et de sa mort, application qui se fait surtout par les sacrements que Jésus-Christ lui-même a institués dans ce but. Et comme beaucoup ou ne reçoivent pas les sacrements ou les reçoivent mal, ils rendent inutile pour eux la mort de Jésus-Christ.

LA NEUVAINES A SAINTE MARTHE

A prier neuf mardis de suite avec un cierge béni allumé

O admirable sainte Marthe, j'ai recours à Vous et je compte entièrement sur Votre aide dans mes besoins et sur Votre assistance dans mes épreuves. Comme remerciement, je Vous promets de propager partout cette prière.

Consolez-moi dans mes soucis et difficultés, je Vous en prie humblement. Par l'immense joie qui a rempli Votre âme lorsque Vous receviez le Sauveur du monde dans Votre demeure à Béthanie, je Vous prie d'intercéder pour moi et ma famille afin que nous gardions Dieu dans notre cœur et qu'ainsi nous méritions d'obtenir le remède à nos nécessités spécialement dans la situation actuelle qui m'accable.

Je Vous en supplie, Auxiliatrice dans tous les besoins, aidez-nous à surmonter les difficultés, Vous qui avez si victorieusement combattu le démon. Ainsi soit-il. (Pater, Ave, Gloria...)

Sainte Marthe, priez pour nous (trois fois)

Cette prière est si efficace, dit-on, qu'avant la fin de ces neuf mardis, il vous sera accordé ce que vous aurez demandé.